

ΕΚΤΑΚΤΟΣ ΣΥΝΕΔΡΙΑ ΤΗΣ 16ΗΣ ΔΕΚΕΜΒΡΙΟΥ 1986

ΠΡΟΕΔΡΙΑ ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΥ ΤΡΥΠΑΝΗ

MEMOIRE D'UN MYSTAGOGUE DE L'HELLENISME
RENE M. GUASTALLA (1897-1941)¹

ΟΜΙΛΙΑ ΤΟΥ ΑΝΤΕΠΙΣΤΕΛΛΟΝΤΟΣ ΜΕΛΟΥΣ ΤΗΣ ΑΚΑΔΗΜΙΑΣ
Κ. ROGER MILLIEX

«Il est de ces hommes rayonnants qui portent dans leur esprit et dans leur coeur les trésors tumultueux d'une ardeur généreuse. La foi qui les possède se communique à vous par les prestiges du regard et de la voix, par l'exemple même de leur vie et même si, pour quelque raison, la communication ne s'est pas établie immédiatement, la méditation vous persuade ensuite qu'une rencontre décisive a été manquée. Làs! il arrive alors que la source rayonnante ne soit plus... René M. Guastalla a été un de ces hommes. Cet israélite niçois, cet helléniste, cet universitaire, a marqué d'une empreinte inaltérable les nombreux élèves qui ont eu l'honneur de recevoir son enseignement».

Les quelques lignes que je viens de vous lire ont été publiées dans «la Revue Juive de Lorraine», par un de ces «nombreux élèves», qui avait eu, lui, la bonne fortune de le rencontrer, non pas du reste dans un lycée de province ou de Paris, mais à l'Ecole rabbinique de France en 1934-1935 et qui rendait à la mémoire de notre maître commun son témoignage personnel, à l'époque —1949— où, à Athènes et, avec le prestigieux concours du poète national grec Anghélos Sikélianos, nous dressions nous-même, 29 rue Sina, à l'helléniste français, notre petite stèle de souvenir et de gratitude.

1. 'Επίμετρο καὶ περίληψη στὰ ἑλληνικά βλ. στίς σελίδες 490 - 492.

C'est ce maître inoubliable que je voudrais évoquer, à l'occasion d'un double anniversaire: le 45ième de sa disparition prématurée et le 50ième de l'arrivée en Grèce de celui qui vous parle.

* * *

Cela se passait, il y a, alors, ayons le courage de l'avouer, il y a quelque 60 ans, sur la modeste acropole qui présente au soleil et au mistral la longue bâtisse de notre cher lycée, du «bahut», comme nous disions dans notre argot scolaire, le lycée Saint-Charles, à Marseille.

Potaches de 15 ans, nous attendions en rang devant la classe de Troisième, et assez anxieux, le nouveau professeur de français que l'on nous donnait en cours d'année. Nous eûmes à peine le temps de le voir émerger de l'escalier professoral, au centre de l'interminable couloir de notre couvent sécularisé: ce couloir, il le franchit d'une traite, à marche forcée, «comme un bolid e», devons-nous dire dans notre langue hyperbolique de lycéens et de Marseillais, et surgit devant nous, énergique, impératif, militaire presque: «E n t r e z». Défilant un par un devant lui, nous pûmes noter au passage le double large cercle des lunettes sur le visage rond au teint olive et la petite moustache à la Charlot. Nous fûmes saisis par le contraste inattendu que formait avec la rapidité de l'allure la solennité de la mise: pour ce premier contact avec ses nouveaux élèves, il portait redingote et chapeau melon, un melon très enfoncé, la serviette sur la hanche faisant équerre. Les présentations furent tout aussi inattendues. Dès que nous fûmes assis, l'étrange professeur se leva, alla au tableau noir et pour être sûr, dit-il, de ne pas voir son nom estropié par nous, il l'écrivit d'une main ferme: «G U A S T A L L A».

Décidément, ce n'était pas là un professeur ordinaire. Et c'est de cette façon insolite qu'il entra dans notre classe, qu'il entra dans notre vie, la marquant à tout jamais au sceau de sa forte et chaleureuse personnalité. Plus tard, réfléchissant sur ce choc initial, nous avons pu nous dire qu'il préfigurait assez bien, dès le seuil de cette première classe, le comportement du maître qui allait, nous le sentions plus ou moins confusément, bousculer notre destin. Dynamique, impérieux, ce serait un chef, certes, mais aussi un moniteur, un entraîneur. Tour à tour solennel et familier, au cours de ce premier contact, il entendait par là nous considérer comme des messieurs, des êtres humains, mais aussi comme des amis...

Aucun maître jusqu'alors en effet n'avait traité les enfants que nous étions encore de cette manière à la fois virile, apostolique et amicale. Déjà la coupure se marqua par les transformations qu'il fit subir au cadre de nos travaux scolaires. Je le revois passant parmi nous pour faire la quête et recueillant, dans son chapeau, notre contribution personnelle à l'embellissement du local. De notre salle de classe, il fit presque un salon avec des rideaux, des reproductions d'art évoquant Athènes, Rome, la France, avec des maximes philosophiques et culturelles en grec, en latin et en français. Il y avait des fleurs sur son bureau et, les premières chaleurs venues, il nous autorisait «à tomber la veste», comme on dit dans le Midi, donnant lui-même l'exemple. Il traitait en hommes les gamins de 14-15 ans que nous étions, discutait avec nous de philosophie, de religion, de politique, provoquait nos oppositions, nous faisait penser, nous contraignait à prendre connaissance de nous-mêmes, nous accouchait spirituellement, pour reprendre l'image de la maïeutique de Socrate.

Je n'ai pas oublié tel débat passionné qu'il avait instauré avec nous sur progrès matériel et progrès moral, tel autre sur le régime politique idéal et où ses convictions personnelles alors monarchistes avaient quelque peu hérissé le républicanisme méridional de plus d'un de mes camarades...

Guastalla adorait son métier et s'en faisait la plus haute idée, «le dernier des métiers», disait-il, si on le considère pas comme un sacerdoce», mais alors le plus beau de tous, comme l'avait dit déjà Charles Péguy. C'était un éveilleur qui nous faisait travailler de façon sportive, dans l'enthousiasme. J'ai emporté avec moi à tout jamais, comme une flèche toujours vibrante, le choc bienfaisant du petit discours qu'il me fit cette année-là, fin septembre 1928, sur le point de me lâcher sur la voie des humanités gréco-latines¹ qu'une erreur initiale d'aiguillage m'avait fait manquer en Sixième² et dans laquelle il venait de me ramener, après six mois d'efforts magnifiquement bénévoles. Et c'est là l'aspect le plus immédiat de ma dette à son égard qui toutefois ne se limite pas à ce «sauvetage» décisif. Il me dit à peu près ce jour-là: «Vous avez une foi. Croyez-y à fond, avec enthousias-

1. en me faisant entrer en Seconde A (section classique).

2. j'avais été alors inscrit en section B, c'est-à-dire moderne, sans latin ni grec. En 6 mois de leçons particulières gratuites, mon maître me fit rattraper mon retard de 4 années en latin et de 2 en grec ancien.

me. Sans foi religieuse ou humaine, sans enthousiasme, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue.

*Au contact de son propre enthousiasme, Guastalla s'efforçait de faire jaillir parmi nous des personnalités bien marquées; c'est là, nous rappelait-il, le but même de l'enseignement secondaire français dont on avait alors une conception élitiste - et il ne plaignait ni son temps ni sa peine en faveur de ceux de ses disciples chez lesquels il croyait avoir entendu résonner la note originale, cette note, dont lui, qui était violoniste, écrira dans son ouvrage principal *LE MYTHE ET LE LIVRE*, qu'il importe cette note qu'elle conserve «son timbre et sa voix», tout en se fondant dans la communion symphonique des consciences fraternelles.*

* * *

Né à Nice, Nice la grecque au nom victorieux, d'un père négociant italien fin et cultivé et d'une mère niçoise passionnée aux regards de feu, Guastalla était un fils de cette mer qui est nôtre, profondément conscient de ses attaches méditerranéennes. Après les années de Paris, en Khâgne, au Lycée Louis-le Grand, après la guerre, après le séjour à Strasbourg pour la préparation de l'agrégation, après le lycée de Tournon, il avait enfin retrouvé à Marseille ses rivages familiers.

Méditerranéen, cela veut dire spontané et vivant. Guastalla entraînait ses élèves sur les plages des calanques de la côte marseillaise - ces calanques que je me plais à dire plus grecques que la Grèce, comme l'Aixois Henri Brémond le disait de la montagne Sainte-Victoire, après avoir vu l'Hymette-Guastalla, dis-je, entraînait ses élèves sur les plages certes pour lire, à titre de divertissement spirituel, du grec ancien avec eux, mais aussi pour se baigner et pour jouer sur le sable, avec ses disciples, avec son fils Claude. Et quand je le revois descendant la rue Paradis, à Marseille, tirant sur son éternel long fume-cigarettes, le geste abondant, le verbe sonore, le rire non moins sonore, s'arrêtant pile à un tournant décisif de la discussion, je me dis qu'il se serait senti tout à fait à son aise parmi les Athéniens d'aujourd'hui, dans la rue du Stade, du moins telle qu'elle était, il y a 50 ans, moins encombrée qu'actuellement et plus propice aux rencontres amicales.

Méditerranéen, Guastalla avait le culte des chaudes relations humaines, la religion de l'amitié. Jamais il n'oublia le souvenir de son meilleur ami qu'il perdit à l'âge de 17 ans, conservant pieusement quelques objets qui lui avaient

appartenu. En 1938 il m'écrivait: «dans ce monde où l'âme a de moins en moins (provisoirement) de place, l'amitié est à mes yeux raison de vivre. L'amitié et l'amour sont deux aspects de cette vie pleine qui est pour moi le seul espoir de salut». Fils attentionné et fervent, époux exemplairement délicat, tendre père, ami dévoué, il vécut lui-même cette vie pleine et fit de la sorte son salut temporel. A ses amis, comme à ceux de ses élèves préférés, dont il faisait vite des amis, il ouvrait sa maison comme son cœur, il donnait largement son temps, le temps, ce bien le plus précieux du travailleur intellectuel.

Méditerranéen, Guastalla l'était par toutes les fibres de sa culture qui n'en était pas moins diverse, étendue, véritablement pan-européenne. Ce n'était pas un de ces Méridionaux désincarnés que Paris vide de toute leur sève d'origine. Et, si, comme pour plus d'un d'entre nous, son langage avait perdu la délectable pointe d'ail de l'accent local, du moins continuait-il à parler le dialecte provençal de la région de Nice. Lorsqu'il songera plus tard à une activité politique directe et même électorale à Nice, il soulignera cet avantage: «Je pourrai injurier mes adversaires en niçois». La Renommée aux cent bouches nous avait déjà appris que notre professeur-phénomène ne s'était pas contenté d'une agrégation, comme le commun des universitaires: il en avait deux, ayant d'abord obtenu l'agrégation d'Italien, avant de passer celle des Lettres. Agrégatif, à Strasbourg, Guastalla avait organisé des manifestations littéraires pour commémorer le souvenir de Dante: nous sommes bien toujours en Méditerranée.

L'arbre méditerranéen par excellence lui avait inspiré le titre de son premier livre «Sous le signe de l'olivier», recueil de poèmes d'inspiration romane publié sous un pseudonyme en 1924. Ses travaux ultérieurs devaient entrecroiser les fils du réseau spirituel méditerranéen. Je l'ai vu travailler sur une traduction de Démosthène en catalan qui fut éditée à Barcelone en 1931. Je me le rappelle aussi me confiant un jour qu'il traduisait en provençal des fragments d'Homère.

Démosthène, Homère... Dans la grande patrie de la mer intérieure-grande car, Costis Palamas nous l'a dit, «les patries ne se mesurent pas à l'aune», relevant de la durée plus que de l'espace— Guastalla avait cette patrie d'élection: la Grèce. La notice bio-bibliographique que m'avait adressée en 1949, pour la manifestation athénienne, son admirable compagne et collaboratrice, Marguerite Guastalla, se terminait sur cette phrase: «Son désir

le plus cher depuis de nombreuses années, désir jamais réalisé: un voyage en Grèce». Il ne visita jamais la Grèce, mais communiqua à tous ses disciples l'envie de la voir et la passion de l'hellénisme.

Lorsque j'étais son élève, j'entends en classe, je me trouvais encore, je l'ai dit, dans les ténèbres extérieures de ce que Péguy appelait la «barbarie», c'est-à-dire, l'enseignement nommé moderne, sans latin ni grec. Guastalla entendait néanmoins que quelque rayon de la lumière grecque parvint jusqu'à nous et il s'efforçait de nous initier à la grandeur de la tragédie antique, nous lisant Eschyle en traduction française, dans la Collection Guillaume Budé. Peu à peu l'enthousiasme s'emparait de lui et, malgré notre ignorance de la langue des Dieux, il éprouvait le besoin de nous lire dans le texte grec quelque vers particulièrement suggestif et sonore. L'objectivité m'oblige à confesser que, la prononciation érasmiennne aidant, la succession de oï et de aï dans les lamentations de Cassandre: ὄτοτοτοῖ ὄτοτοτοῖ παπαῖ παπαῖ-ne produisait pas toujours sur les irrespectueux potaches que nous étions l'effet escompté par notre maître qui, du reste, emporté par son ardeur, ne remarquait même pas les fous-rires béotiens de mes camarades....

Les admirables ouvrages scolaires que Guastalla composa pour l'enseignement du grec dans les deux dernières classes du Lycée et pour lesquels il avait obtenu en 1935 la médaille annuelle de l'Association pour l'Encouragement des Etudes Grecques, continuent aujourd'hui encore de témoigner de la qualité de son enseignement, de son goût pour la «belle ouvrage». Il remarquait à ce sujet: «Certains disent: C'est toujours assez bon pour les élèves. Moi je dis: Ce n'est jamais assez bon». Le crayon de Madame Guastalla —qui était une très fine artiste— achevait d'illustrer, à côté des photographies, des reproductions de cartes d'Etat Major, les vieux textes toujours actuels dont le maître s'attachait en classe, et à la fois pour les trois langues classiques, à nous faire découvrir et goûter le sens humain et vivant, la permanence. Car, comme l'a dit son ami l'Inspecteur Général Pierre Clarac, ce grand universitaire que nous venons tout juste de perdre, si «presque toutes les langues de l'Europe lui étaient familières, celles mêmes qu'on appelle mortes, pour lui étaient vivantes»

Il imagina même de confier à ses élèves la résurrection d'un de ces grands textes éternels et ce fut, le 26 juin 1930, dans le site de Gémenos, aux environs de Marseille, la représentation d'ANTIGONE de Sophocle, dans le texte grec origi-

nal par nos camarades de Seconde A du Lycée Saint-Charles. Tour de force et évènement dans les annales universitaires que ce spectacle qui, aux difficultés de la langue ancienne, ajoutait celles de la chorégraphie, de la musique de scène, des masques et des cothurnes, sans parler de l'intervention inattendue de Zeus, sous la forme d'un violent orage qui, du Théâtre de la Nature, refoula les interprètes sur la modeste scène d'un théâtre de patronage... La réussite fit sensation dans notre bon Midi. Un journaliste, le père de Georges Blin, le plus brillant des élèves de Guastalla - sa réputation d'essayiste fut d'emblée bien établie dès ses travaux sur Baudelaire et devait lui ouvrir le Collège de France - écrivait: «Marseille est redevenue Phocée hier pour un jour à Gémenos» et Sud Magazine se demandait, faisant allusion aux retentissantes initiatives de Sikélianos: «Aurions-nous désormais le bonheur de voir Marseille prendre en France la place que Delphes occupe en Grèce?» Je ne fus que spectateur de ce succès. Un des acteurs, notre regretté camarade Léonidas Marcantonatos devenu par la suite diplomate grec et écrivain francophone, qui avait brillamment interprété le rôle de Créon a évoqué cette représentation et en particulier le charmant détail pittoresque que voici: «Comment pourrai-je oublier ce camarade astucieux qui, chargé de jouer le Messager, n'avait pas trop bien appris son rôle et qui, affublé d'un masque grimaçant et énorme, avait imaginé de coller à l'intérieur de celui-ci, sur le menton, un passage de la pièce dont il n'était pas sûr, puis, le moment venu, empoigna le masque par la barbe, comme s'il caressait celle-ci et le tirant légèrement en avant d'un geste tout naturel, put déclamer à loisir le texte dont la lecture était rendue possible grâce à la lumière qui pénétrait par les orifices de la bouche et des narines¹».

C'était la petite Germaine Guastalla qui conduisait par la main l'aveugle divin Tirésias, alors que Madame Guastalla avait décoré le programme de la représentation. Qui aurait pu prévoir que, dix ans plus tard, «Antigone» s'imposerait de nouveau, mais de tragique façon, à ce petit groupe familial alors si heureux, si uni dans la joie de créer, d'apporter aux autres hommes sa production propre de bonheur et de beauté?

La passion helléniste de Guastalla, nous l'avons dit, avait à tout jamais aimanté l'imagination de chacun de ses élèves vers la terre des Dieux. Quand, en sep-

1. *Messenger d'Athènes*, 5 février 1949.

tembre 1936, la conjonction d'une amitié et d'une parenté¹ me fournit l'occasion bénie de prendre le bateau pour la première fois vers les rivages rêvés et que, comme dans toutes les grandes circonstances, j'allai lui soumettre le projet prestigieux, avec une légère réticence relative à la préparation à Athènes de l'agrégation, il manifesta pour mon compte le plus vif enthousiasme: «Il n'y a pas à hésiter. Si à ton âge, on m'avait proposé une chose pareille...» (Il ajoutait toutefois, à propos de l'agrégation: «seulement ne fais pas trop d'excursions en Grèce et ne t'attarde pas trop en discussions avec des archimandrites intéressants»).

Ainsi, d'une façon plus immédiate par cet encouragement, comme d'une façon plus lointaine, par une initiation décisive à la langue ancienne et à l'esprit du pays privilégié, c'est à René Guastalla que je dois l'honneur et le bonheur de vivre, depuis 50 ans, en symbiose avec l'hellénisme.

A mes récits de premières et exaltantes découvertes grecques, en 1937, il répondait «J'aimerais bien être à ta place», et, ayant reçu un moulage de la belle statue de l'Hygie du Musée National d'Athènes que je lui rapportais, il m'invitait à venir voir «la tête... d'un homme heureux».

Toutefois Guastalla aimait trop la vie pour s'en tenir aux sites et aux statues. Familier de la Méditerranée, il croyait déjà connaître les réalités grecques contemporaines, sans les avoir vécues; il imaginait aisément les interminables discussions de ce peuple-cigale, sous les platanes des places publiques, comme jadis les avait goûtées un Clémenceau. Guastalla imaginait la gentillesse, c'est-à-dire rappelait-il, au sens étymologique, la noblesse du peuple grec, et d'emblée il faisait confiance aux Grecs d'aujourd'hui. Un de ses plus chers anciens élèves ayant fait, en 1937, la croisière classique, Guastalla réagissait ainsi devant sa déception: «B... m'écrit que les Grecs l'ont déçu. Je lui réponds en opposant à cette impression forcément superficielle de voyageur qui passe, celle beaucoup plus valable et qui, à vrai dire, n'est plus une impression, que tu en as ressentie après un an de séjour.

1. Je fus recommandé en Septembre 1936 à Octave Merlier, directeur de l'Institut Français d'Athènes, par son cousin l'abbé Maurice Nédoncelle, alors professeur de philosophie, mon collègue et ami, au Collège Albert de Mun, à Nogent-sur-Marne, au cours de l'année scolaire 1935-1936. Et c'est grâce à cette providentielle entremise que je fus nommé professeur à l'Institut Français d'Athènes, à l'automne 1936.

J'ai beaucoup plus confiance dans ton enthousiasme que dans ses réticences».

En 1939, avec Octave Merlier, nous avons préparé la venue de René Guastalla en Grèce pour Pâques 1940.. La guerre éclata. Sous l' uniforme d'officier, il m'écrivait mélancoliquement: «Merci quand même à Merlier». Ajoutons que c'est pendant la guerre également que parut, à Ottawa, son édition de l'Anabase de Xénophon, avec la collaboration de Guy Michaud, alors que, peu avant le conflit, il avait mis sur pied, avec Maurice Lacroix et Georges Blin, le projet d'une publication chez Hachette d'une nouvelle Histoire de la Littérature Grecque.

Humaniste, Guastalla était aussi, était d'abord, au départ, un homme de foi, un religieux.

Un «Chant de David» figure dans ses poèmes de jeunesse - car dès 1911, soit dès l'âge de 14 ans, il s'était essayé à la poésie. A 16 ans, avec son condisciple niçois Eugène Trotabas, il avait dressé le plan d'ensemble d'une sorte de nouvelle Légende des Siècles lyrique au titre général «Les Chants sur la route» qu'ils devaient construire à deux en sonnets, en se répartissant les titres et, s'il était adjugé le chapitre Antiquité, il avait d'abord à évoquer la figure biblique symbolique de «l'Espérance dans le deuil»: Job. A la même époque -1913- une figure mythologique le hante: Orphée, «le grand prêtre de Thrace au long soureplis blanc», comme l'habille à la moderne Du Bellay dont se réclame notre jeune humaniste niçois, qui entend consacrer à Orpheus «une tragédie en 3 actes en vers accompagnés de musique». Il n'écrira que 300 vers du premier acte, mais la courte préface de cette oeuvre de jeunesse est révélatrice dès lors de la double ferveur spirituelle qui ne cessera d'animer notre héros, de sa double géographie spirituelle: la Judée et l'Hellade. Avec la belle conviction virginale de ses 16 ans, il déclare: «Ma Muse n'est point née sous les brumes du Nord. Le soleil qui éclaire ma terre natale, le ciel qui la couvre, la mer qui la baigne, y éclatent avec la même intensité que sur les blancs rochers de Paros ou sur l'Acropolis d'Athènes. Si la Judée fut la première loi de mon esprit, l'Hellade fut la seconde. Orpheus m'a semblé dans la littérature grecque le point de jonction de l'Olympe et du Sinaï, c'est pourquoi je l'ai choisi pour héros».

Plus tard, nous le verrons, ce point de jonction, René Guastalla le recherchera de façon plus systématique dans la pensée de Philon d' Alexandrie. Pour l'instant, marquons la ferveur du croyant. Au cours de la première guerre mondiale, il se trouva, une nuit d'avril 1917, alors qu'il était de garde au téléphone, entouré par les gaz et crut sa dernière heure venue. Du coeur angoissé mais fidèle de ce combattant de 20 ans s'exhala alors une longue prière dont voici trois quatrains inédits où passe comme l'accent d'un Charles Péguy:

*Toi dont les bras puissants règlent l'immensité
Mon Dieu! maître du monde et père de mon père
Dans cette nuit de deuil, de trouble et d'anxiété
Ecoute ma pauvre prière*

*Je remets en tes mains, monarque pitoyable
L'âme de tous mes morts et tout ce qui m'est cher
Je remets en tes mains mes rêves misérables
Et la chair de ma chair*

*Exauce ma prière, ô maître redoutable
Exauce ma prière, ô maître redouté
Ecoute mes remords, ô maître secourable
Dieu de force et de vérité*

«Père de mon père»: quelques années après cette nuit tragique, à ce père bien-aimé le jeune professeur de 27 ans s'adressait en termes à la fois de réminiscences grecques et de ferveur juive. Il lui écrivait: «ce soir, je ne sais pourquoi, j'avais besoin de t'écrire, de te dire que je prie chaque jour Dieu de te continuer sa protection, afin que je sois justifié devant lui, afin que tu puisses pendant longtemps encore soutenir de ta voix et de tes conseils tes enfants partis dans la vie. Ainsi le vieillard grec, assis au bord du stade, encourageait du geste les porteurs de flambeau.

Que ce Dieu, en qui croyait ton père et en qui croit ton fils, t'accorde la foi, qu' il te donne la santé et la force. Que ce soit là sa volonté sainte», e. en caractères hébraïques:

VECHEN YEHI RATSON
AMEN.

(QUE LA VOLONTÉ DE L'ETERNEL
SOIT FAITE)

La foi de Guastalla, si ardente qu'elle fût, était, à son image, largement accueillante et généreuse, oecuménique dirions-nous aujourd'hui. Déjà pendant la première guerre mondiale, son poème. «En avant» composé en 1915, s'il était dédié «à la mémoire du rabbin R. Max Weuler tombé au champ d'honneur», s'adressait aussi «à tous ceux qui, sans distinction de culte ou d'opinions, sont morts pour la France». Et quand je l'ai fréquenté, il aimait à citer les deux vers de Ronsard sur Dieu:

...père commun

Des Turcs et des Chrétiens, des Juifs et d'un chacun

Professeur, humaniste, croyant, Guastalla était un homme de lutte et d'action. Cela sur le plan du combat spirituel comme sur celui du plan temporel. Pierre Clarac l'a formulé de façon excellente: «Il n'était pas de ceux qui jonglent avec les idées. Il se donnait à celles qu'il croyait vraies, prêt à se battre pour elles, sans se ménager ni ménager qui que ce fût. Elancé, impérieux, le regard en feu sous les rondes lunettes, l'index pointé vers le contradicteur (je ne vis jamais mains plus racées que les siennes), il se jetait dans la discussion comme à la bataille». Passion discutante bien méditerranéenne.

De la Méditerranée Guastalla tenait encore ce besoin d'activité incessante et variée, l'impossibilité de prendre du repos pendant les vacances. Surtout il ne pouvait tenir en place quand les autres autour de lui s'exposaient, s'engageaient. Bien qu'ajourné, à cause de son faible périmètre thoracique, deux fois en 1915 et en 1916, il fit des «b a s s e s s e s», comme il devait l'écrire plus tard, afin de parvenir à s'engager pour la durée de la guerre à 19 ans. Blessé d'un éclat d'obus dans la jambe et atteint par l'hypérite, il dut être évacué, à la fin du conflit, à la suite d'une pharyngite granuleuse. Ainsi que Péguy, il se considérait comme mobilisé en permanence contre la barbarie et c'est dans ce sens qu'il me faisait un jour cette confidence qui eût été surprenante dans toute autre bouche que la sienne: «Plus je vais, plus je sens que je suis un animal militaire et religieux».

Un animal social aussi. Les troubles de février 1934, le tournant politique de 1936, ravivèrent en lui le sens qu'il avait très vif du problème social et des aspirations populaires. Alors qu'un Jean Guéhenno, son collègue du Lycée Lakanal, qui devait être académicien, fils du peuple pourtant et alors politique-

ment plus orienté que lui vers les partis ouvriers, souffrait, rentrant dans son pays, de ne plus retrouver un langage commun avec le facteur ou le cantonnier du village, lui. Guastalla, d'instinct, d'emblée, se trouvait de plain-pied avec le peuple, était peuple et comptait, disait-il, de nombreux amis parmi les employés de la Compagnie des Tramways de Nice. On le vit bientôt agir et militer avec une généreuse ardeur dans le sens d'un socialisme qu'il voulait authentiquement français et conforme à la mystique jaurèsienne de sa jeunesse. De 1934 à 1939 il batailla pour donner un corps à «l'Idée», avec un grand I, comme il disait. Cependant qu'il militait contre l'antisémitisme hitlérien - je me souviens l'avoir vu dans un meeting aux côtés du philosophe chrétien Jacques Maritain - et s'occupait des réfugiés allemands chassés par les persécutions nazies.

Dans l'intervalle, il avait préparé son premier livre personnel important «*Le mythe et le livre*» qui parut en pleine guerre, en 1940, à la Nouvelle Revue Française et dans lequel, ayant passé «le milieu du chemin de sa vie», il exprimait avec ardeur son credo littéraire et humain. Les circonstances en limitèrent beaucoup le retentissement immédiat, mais en Grèce du moins, c'est un écho providentiel que le livre de Guastalla trouva, dès l'occupation, dans la plus haute, la plus profonde, la plus vibrante conscience de l'hellénisme contemporain et éternel, dans la conscience du poète Anghélos SIKELIANOS qui se nourrit du livre de mon maître, à travers tous les combats spirituels et temporels des années amères et sublimes de l'occupation ennemie en Grèce.

Redevenu en 1939 homme d'action, René M. Guastalla rongea son frein dans les bureaux d'Etat Major où il fut affecté pendant les premiers mois de la guerre, demandant sans cesse à partir dans une division d'infanterie, sur le front «*Je voudrais bien aller là-bas où on se bat... (23.2.1940)*». Il obtint enfin d'aller se battre, volontaire pour la seconde fois, et combattit avec l'Armée des Alpes, qui résista si vaillamment sur deux fronts aux deux ennemis conjugués.

L'armistice ne le rendit que fort peu de temps à son apostolat professoral car, si, en octobre 1940, ne voulant pas rentrer dans Paris occupé, il obtint la chaire de Première Supérieure¹, au Lycée Thiers de Marseille, deux mois plus tard, atteint par le Statut des Juifs (ce Statut des Juifs institué par Vichy, rapelons-le, dès l'automne 1940, en zone non-occupée...), il dut quitter la classe.

1. ou Khâgne, en argot scolaire.

Ses élèves ayant appris vers le 10 décembre la mesure qui le frappait songèrent à lui manifester publiquement leur sympathie, à l'occasion de la dernière classe. «Il a appris nos intentions, écrit un d'entre eux qui avait pris l'initiative de ce petit complot affectueux, et me fit venir avec un de nos camarades un jeudi, à cette villa où l'avaient accueilli des amis sur une colline au-dessus de Marseille. Alors, avec un effort de bonne humeur, il nous expliqua qu'il ne voulait, selon son expression, ni fleurs ni couronnes. Ce refus de céder à l'émotion nous fit mesurer à quel point la rupture avec ce qui fut sa vie était dure. Il n'était pas de ceux qui laissent en partant un message. Il est vrai que le témoignage de sa vie suffisait. Cependant nous étions inquiets de son avenir; il nous dit simplement: «Je n'ai que quarante ans. A cet âge, on peut refaire sa vie, si on est un homme». Nous savions quels devaient être ses soucis immédiats et combien ils donnaient de valeur à son optimisme». Un autre de ses élèves, de ses Khâgneux de 1940, a évoqué de façon concise et pathétique ce que fut cette dernière classe, un cours sur Baudelaire: «Nous étions sous l'émotion mêlée de sa parole et de celle du poète, nous courbions la tête sur nos plumes haletantes et nous nous perdions dans de graves pensées qu'il avait suscitées. Il est parti alors, se glissant hors de la classe, sans prononcer un mot». Deux jours après ce point final mis à sa vocation d'enseignant, il écrivait à sa mère: «Il va falloir partir du pied gauche pour une vie nouvelle. Elle sera ce que les circonstances, sans doute, la feront: elle sera aussi ce que je la ferai. Elle sera surtout ce que Dieu la fera. Malheureux, en ces jours de malheur, ceux qui n'ont aucune espérance, aucune foi, aucune volonté. Rien de tout cela ne me fait défaut: je me sens fort et solide au poste et ne manque pas plus de courage civil que je n'ai manqué de courage militaire».

Quelques mois plus tard, Guastalla devait prouver, face aux autorités de l'heure, que sa dignité était à la hauteur de son courage. L'Administration vichyssoise de l'Education Nationale, voulant de quelque façon réparer, à titre individuel, la mesure collective qui écartait tout Juif de la fonction publique, l'avait alors invité à constituer un dossier «en vue d'obtenir un relèvement de la déchéance qui l'avait frappé», en justifiant cette demande par des «services exceptionnels» qui seraient examinés «d'une manière très sévère». A cette proposition le professeur «déchu» opposa une double réponse négative. La première, adressée au Proviseur du Lycée Thiers de Marseille, justifiait ainsi le refus: «Je ne considère pas comme un service exceptionnel et aucun Français ne considérerait comme tel le fait de m'être engagé en 16 alors que je venais d'être

ajourné; je ne considère pas davantage comme un service exceptionnel le fait que le hasard de l'éclatement d'un obus m'ait envoyé quelques plombs dans la jambe.

Pas davantage non plus, le fait qu'étant mobilisé à l'intérieur en 1939, je sois parti aux armées sur ma demande.

Je ne considère pas, cette fois-ci à titre universitaire, comme des services exceptionnels d'avoir fait honnêtement mon métier et d'en avoir reçu le témoignage des seules personnes dont l'opinion compte pour moi, savoir mes vrais chefs (et le Commissaire Général aux Questions juives n'est à aucun titre mon chef) et mes élèves dont plusieurs parmi lesquels certains qui avaient été dans ma classe, il y a dix et quinze ans, ont tenu avec courage à m'écrire ce qu'ils pensaient aux environs du 18 décembre.

Je ne considère pas davantage comme des services exceptionnels d'avoir publié un certain nombre d'ouvrages scientifiques ou scolaires; tout cela est tout à fait normal et un examen, je ne dis pas sévère mais juste, ne peut pas juger que ces titres soient des titres exceptionnels.

D'autre part, le texte même du décret stipule que ces «privilèges» sont personnels; mon fils vient de passer son baccalauréat; si les choses avaient été normales, il aurait probablement suivi la carrière de son père. Quel coeur veut-on que j'aie à faire une classe dont mon fils est exclu, alors que n'importe quel bachelier, même médiocre, peut s'y asseoir?

Dans ces conditions, il me semble que le plus simple est de m'abstenir».

Précisons ici que ce fils cité en fin de lettre, ce fils Claude déjà mentionné plus haut, fut effectivement exclu, parce que Juif, des études universitaires et que, s'étant d'abord caché dans une ferme, il prit ensuite le maquis où il fut tué. Un sort identiquement parallèle devait être celui de son beau-frère, sa soeur Germaine venant tout juste d'épouser un coreligionnaire.

La seconde lettre, plus développée et répondant à une nouvelle invitation de l'Administration, était adressée au Ministre de l'Education Nationale de Vichy, l'«humaniste» Carcopino, auquel elle confiait les motifs intérieurs les plus profonds de l'abstention, avec une noblesse de ton qui rendit vite célèbre dans l'Université française cette sorte de premier testament spirituel, rédigé par René Guastalla le 23 octobre 1941, 45 jours avant sa disparition: «Moi aussi je regrette ma classe, la profession que j'avais choisie comme la loi même de ma vie, les services que j'y pourrais rendre encore dans un moment si tragique du destin français.

S'il se fût agi d'accepter une réintégration d'office, peut-être ces sentiments eussent-ils prévalu dans mon cœur.

Mais il s'agit de demander le «relèvement de la déchéance dont j'ai été frappé» et, par conséquent, de reconnaître en justice une loi devant laquelle je me suis incliné de fait et M. le Proviseur du Lycée Thiers en est témoin, sans en dire un mot ni en classe ni hors de ma classe, mais que je ne reconnais pas en droit.

Je sais qu'il est malséant de se citer soi-même. Mais les textes que nous avons livrés au public nous engagent tout entiers. Vous m'excuserez donc de manquer sur ce point aux lois de la bienséance. Présentant Antigone aux élèves de Première¹ de nos lycées et collèges, j'écrivais en 1934: «C'est là un des plus redoutables problèmes qui se soient posés (et qui se posent encore) aux hommes. «J'aime mieux une injustice que le désordre» disait avec Goethe un certain nombre d'écrivains et cela n'est pas toujours signe de cruauté, certes. Si l'on tient à protéger les cadres de la civilisation, il est difficile qu'au nom de ces lois mal précises que sont les appels de notre conscience individuelle, on puisse aller contre la sauvegarde de la cité, et c'est pourquoi Créon peut dire:

Ἀναρχίας δὲ μείζον οὐκ ἔστιν κακόν².

Mais il a beau jeu de le dire, puisque l'ἄρχων c'est lui. C'est que, en face de cette volonté d'ordre, on peut, non moins légitimement, mais à condition d'être digne de le faire, opposer les droits de la Justice Eternelle. Toute marche en avant dans l'ordre moral exige que, au nom du MIEUX, quelqu'un s'oppose à ce que l'on admet communément comme le BIEN (les prophètes d'Israël, Socrate, Jésus). Il est bon, de temps en temps, qu'une voix dise avec Antigone:

Οὔτοι συνέχθειν, ἀλλὰ συμφιλεῖν ἔφρον³

D'autre part, un hasard qui n'était pas le moins du monde prémédité, a voulu que le dernier texte que j'aie expliqué à mes khâgneux fût le passage de Platon où, dans le Gorgias, il fait dire à Socrate:

Βουλοίμην μὲν ἂν ἔρωγε οὐδέτερα, εἰ δ' ἀναγκαῖον εἴη ἀδικεῖν ἢ ἀδικεῖσθαι, ἐλοίμην ἂν μᾶλλον ἀδικεῖσθαι ἢ ἀδικεῖν⁴

1. Sixième et avant-dernière classe de l'enseignement secondaire français.

2. L'anarchie est le plus grand des maux.

3. Je ne suis pas née pour partager la haine, mais l'amour.

4. J'aimerais bien éviter l'un et l'autre de ces maux, mais s'il fallait choisir et commettre une injustice ou la subir, j'aimerais mieux la subir que la commettre.

Certes, je n'aurai pas le front de me comparer à de si hauts modèles, mais je n'ai jamais compris mon métier autrement que comme un exemple. Louer de bouche Socrate et Antigone pour se refuser de prendre son humble part des risques qu'on les a loués d'avoir couru, ce serait manquer à cette règle, ce serait donner un exemple de duplicité que je me refuse à donner à ceux de mes anciens élèves qui veulent bien continuer, malgré tout, à me considérer comme leur maître, ce serait enfin, ce serait surtout, manquer à ce que je dois au souvenir de ceux de ces jeunes gens sur qui mon enseignement a pu-di rectement ou indirectement-avoir quelque influence et qui-moris à la guerre ou prisonniers en Allemagne-ont le droit de me demander des comptes de mon action.

Oserai-je enfin, en tant que croyant, ajouter qu' il me semble y avoir je ne sais quel signe et quel conseil d'En Haut dans le fait que le dernier texte que j'aie commenté soit précisément le texte de Platon que je rappelais tout à l'heure? Signe et conseil d'autant plus évidents pour la foi que ce texte profane semble traduit d'un texte de nos sages qui dit: «Sois parmi les persécutés et non parmi les persécuteurs».

Comme il ne séparait pas, nous venons de l'entendre, la Grèce d'Israël, Guastalla ne séparait pas davantage la Grèce de la France. Sa compagne Marguerite ayant eu ce mot profond, au moment des victoires grecques sur le front d'Albanie: «Ce sont nos premières victoires», il reprenait le mot: «C'est vrai, oui, ce sont nos premières victoires», entendant par là les premières victoires alliées remportées sur l'axe fasciste.

Nous goûtions alors à Athènes, au milieu de cette joie historique, le bonheur familial d'une première naissance, «sous le ciel où vole Niké», comme le disait Guastalla, dans une lettre vibrante, écrite à Marseille le 12 décembre 1940 et qui malheureusement ne me fut remise qu'après sa mort. Il voyait dans la naissance de cet enfant «comme un signe dans la nuit, comme le flambeau qui, au début de l' Orestie, annonce au vieux gardien la prise de Troie. Puisse-t-il voir venir les jours où l'homme redeviendra l'Homme et se se souviendra qu'il est fait à l'image de Dieu... que ces petits yeux, ouverts sans les voir aux drapeaux bleus et blancs qui flottent pour la gloire des Evzones, voient, lorsqu'ils seront ouverts vraiment, flotter les nôtres, ceux aux trois couleurs, et les voient flotter pour la délivrance. Puisse se vérifier l'antique bénédiction du Pentateuque:

*Benedicat te Dominus et custodiet te
 Tibi vertat faciem Dominus et tibi sit graciosus
 Tibi vertat faciem Dominus et det tibi pacem!
 La paix vraie, juste et forte.*

Pour préparer la paix juste et forte, il fallait alors passer par la voie de la lutte. Guastalla qui n'avait pas voulu se désolidariser de ses coreligionnaires et n'entendait pas davantage se désolidariser de l'ensemble du pays qui, malgré tout et la persécution, restait le sien, «le pays de Descartes et de Pascal, affirmait-il, de Jeanne d'Arc et de Péguy», fut un des premiers à s'engager dans la lutte, à utiliser un émetteur secret, participant à Lyon à la rédaction de plusieurs journaux clandestins, en ce même hiver 1940 où, à Paris, d'autres admirables collègues de Guastalla, Jacques Decour, Georges Politzer et Jacques Salomon créaient «l'Université Libre», organe des patriotes de l'Université de Paris. Pendant l'automne 1941, Guastalla composa des pamphlets patriotiques que malheureusement l'on n'a pu retrouver et qui, de l'avis de ceux qui les lurent à l'époque, étaient de magnifiques poèmes en prose, ce qu'il avait écrit de plus beau.

Depuis avril 1941, il avait été nommé Secrétaire Général adjoint au Consistoire Central Israélite replié à Lyon. La défaite de son pays, les malheurs de ses coreligionnaires l'avaient atteint dans sa chair même et une fureur prophétique semblait avoir consumé ce visage décharné dont j'ai pu voir d'impressionnantes photos datant des derniers mois. La lame avait usé le fourreau. Le dimanche 7 décembre 1941, à deux heures de l'après-midi, alors qu'il venait de se rendre au Consistoire, il a un malaise et on le transporte chez lui: en vingt minutes une crise cardiaque l'enlève. Il avait 44 ans 1 mois et 7 jours.

Deux jours exactement auparavant, le 5 décembre, René Guastalla posait sa signature au bas de son second testament spirituel, une étude intitulée «Judaïsme et Hellénisme-La Leçon de Philon d'Alexandrie» qui ne serait naturellement publiée qu'après la Libération, dans la «Revue des Etudes Juives»¹.

Trois semaines après sa disparition, la Police de Vichy venait chez lui pour l'arrêter...

René Mardochée Guastalla reposa longtemps sous un peu de poussière au cimetière israélite de la Mouche, à Lyon, puis il retrouva par la suite la terre

1. Nouvelle série - Tome VII (CVII).

chaude et ensoleillée de Nice la grecque, l'une de ses deux patries spirituelles, auprès de sa mère temporelle Esther, qui continua de longues années durant à veiller sur son garçon, avant de le rejoindre sur la colline qui domine la baie célèbre, au cimetière du Château où déjà reposait sa magnifique compagne Marguerite Lehman-Guastalla.

* * *

De ce destin en apparence tronqué et qu'il semblait avoir appelé de ses vœux, lorsqu'en 1924, il s'écriait dans un de ses poèmes publiés:

*Ah! donnez-moi Destinée
de voir ma course bornée*

pourrons-nous maintenant dégager un enseignement valable encore aujourd'hui, à l'intention de ceux qui n'ont pas connu sur la terre le maître, le héros dont nous venons de retracer la rapide, brûlante et fulgurante trajectoire? Je crois qu'il nous adresse un double message, le même précisément que nous lisons dans les grands textes bibliques et grecs dont s'était nourrie la méditation de René Guastalla. Message de lucidité, message de confiance.

Lucidité: j'entends encore notre maître rompre des lances en classe contre l'optimisme rousseauiste et affirmer que «l'homme est un sale animal», quitte à se réjouir, comme d'un merveilleux miracle, de chaque geste humain -bonté, héroïsme, sainteté, création artistique-échappant à cette fondamentale animalité. De même, à l'égard des choses dont il n'avait pas peur de voir en face, sans illusion, la rudesse inconfortable. C'est au coeur de l'épreuve de l'hiver 40 qu'il écrit à sa mère les lignes énergiques suivantes: «C'est dans la réalité présente et non dans les souhaits de notre imagination, de notre affection et de notre insouciance qu'il faut s'organiser. Je te répète qu'il est tonique de voir les choses en face, décourageant de se leurrer».

Mais la lucidité virile à l'égard de la réalité présente n'exclut pas une attitude de confiance quand même, de confiance à l'égard de l'avenir. Un témoin de la période lyonnaise nous a communiqué le bref souvenir que voici: «A Lyon, sous l'occupation, aux heures les plus accablantes pour nous, je le revois, fatigué, dans une chambre d'hôtel. Les Allemands sont partout, dans la rue, dans les maisons, dans les coeurs. C'est alors qu'il est secrétaire du Consistoire central des Israélites de France. Bravant la menace, il est là, allongé à moitié sur son lit, me disant sa confiance en l'Amérique qui forge ses armes».

Cette confiance n'est autre que la vertu de l'Espérance, chantée de façon si inoubliable par Charles Péguy et à laquelle Guastalla consacre une analyse émouvante à la fin de son livre LE MYTHE ET LE LIVRE¹: «La vie humaine, je veux dire l'humble existence de chacun, ne saurait se poursuivre sans l'espoir-qui est le mythe fondamental.

Cet espoir, l'homme qui a passé «le milieu du chemin de notre vie» a fait assez d'expériences, renoncé à assez d'opinions venues du dehors et qui ne pouvaient séduire que la partie la plus formelle de son intelligence, s'est assez interrogé lui-même pour qu'il en trouve sa propre formule. Non pas donnée mais vécue et à quoi il tient d'autant plus.

Si même je cherchais à me débarrasser de tous les mythes, il n'y aurait que la mort qui puisse me délivrer de celui-là. Quand j'étudie le passé, cet espoir peut bien colorer encore les faits que j'analyse, mais il suffit de vouloir s'en garder pour arriver à le faire là où les raisons de vivre ne sont pas en cause et, là même où elles sont en jeu, il n'est pas impossible d'y parvenir.

Lorsqu'il s'agit du présent, de ma peau, de celle de mes enfants et de la justification que j'ai besoin de me donner pour avoir transmis la vie, alors l'Espoir -mythe fondamental- l'humble Espoir en l'aube de demain colore tout de ses feux».

Répétons que ces lignes furent publiées en 1940, un an avant la disparition physique de l'auteur.

Déjà en 1915, le jeune poète, d'abord accablé par le sentiment de la grande uerie humaine où il voyait l'échec du sacrifice du Crucifié, se prenait ensuite à prophétiser, sinon pour tout de suite, car il redoutait les récidives de la violence, du moins pour plus tard, un avenir humain meilleur:

L'humanité sera plus belle

De notre sang et de nos pleurs

En 1939, les prodromes de la récidive ont déjà répandu en Europe le sang et les larmes. Et cependant René Guastalla, parlant le 3 juillet 1939, à Paris, devant un congrès de coreligionnaires, en marge du Talmud, du Psalmiste et de son cher Philon-mais d'un Philon pur cette fois de toute réminiscence hellénique - affirme avec l'accent du prophète, sa foi fondamentale dans le monde à

1. p.p. 206-207.

venir, le monde des Justes, des Justes d'Israël certes, mais aussi «sans distinction de confession ni de nationalité, de tous les hommes de bonne volonté».

Profession de foi réconfortante et toujours actuelle sur laquelle, sans rien y ajouter, je voudrais conclure cet hommage à la mémoire de René Mardochée Guastalla.

«Philon d'Alexandrie, raisonnant sur le texte essentiel de la Genèse où il est dit que Dieu a créé l'homme à son image et à sa ressemblance, a écrit ces phrases admirables que je ne commenterai pas mais où je vous demande de voir la substance de la doctrine juive sur la question que vous avez mise à l'ordre du jour de nos débats: «Rien de tout ce qui est né de la terre ne ressemble davantage à Dieu que l'homme. Mais qu'on n'aille pas songer au corps pour ce qui est de cette ressemblance, car, ni Dieu n'est anthropomorphe, ni divin le corps de l'homme. Ce sur quoi porte cette ressemblance, c'est sur la part conductrice de l'âme, sur la Pensée. Celle qui vit dans chaque être humain a pour archétype la Pensée conductrice de toutes choses: c'est à son image qu'elle a été faite. Aussi la Pensée de l'homme est-elle, en quelque mesure, le Dieu de la statue qui la porte, et le rang que Dieu, en tant que chef de l'Univers, a dans cet Univers, la Pensée humaine l'a-t-elle dans l'homme».

Je vous demande de ne pas vous y méprendre. Le philosophe alexandrin, lorsqu'il parlait ainsi, n'a pas inséré dans son commentaire une doctrine grecque, une vue non-juive du cosmos et de l'homme. Que, sur ce point, me soit témoignage un texte pris dans la littérature talmudique (Tana Rabah de Beth Eliyahou) dont il serait vain de penser qu'il doive quelque chose à Platon ou au Portique:

«J'en atteste le ciel et la terre: que l'on soit païen ou israélite, homme ou femme, esclave ou servante, seule la valeur de la personne rend digne de l'inspiration divine».

Cette dignité de l'homme, de la personne de chacun d'entre nous, il peut bien se faire qu'au moment où je parle, ici ou là, on la veuille soumettre aux mythes et aux idoles. Mais (et sur ce point, la foi d'Israël n'a jamais varié) dans ce combat, et quelles que soient les apparences momentanées, les Justes, avec l'aide de Dieu, finiront par l'emporter. Oui, tous les Justes, sans distinction de confession, ni de nationalité, puisque, comme l'assure le Talmud: «Les Justes de toutes les nations ont part au monde à venir».

Et ce monde à venir a pour condition première que soit reconnue de tous la valeur profonde de chacun, cette vertu inaliénable qui rend chacun de nous semblable à son Créateur.

Et alors selon la parole du Psalmiste:

«Tous les peuples de la Terre se souviendront du Seigneur et ils reviendront à lui».

Par delà les angoisses de l'heure, à travers le sang et les larmes, c'est dans ce message divin qu'Israël trouve la force de survivre; c'est dans ce message que peuvent communier tous les hommes de bonne volonté dont vous êtes; c'est dans ce message enfin, nous l'espérons de tout notre désespoir, que l'humanité se reconnaîtra».

ΕΠΙΜΕΤΡΟ

Α. ΒΙΟ-ΒΙΒΛΙΟΓΡΑΦΙΚΑ ΤΟΥ Ρ. ΓΚΟΥΑΣΤΑΛΛΑ

Ι. Η ΖΩΗ ΤΟΥ

- 1-11-1897 Γέννηση στη Νίκαια της Κωνῆς Ἀκτῆς ἀπὸ Ἑβραῖο πατέρα Ἰταλικῆς καταγωγῆς.
Λαμπρότατες σπουδές στὸ Λύκειο τῆς Νίκαιας.
- 1915 Ὑπότροφος (ὡς ὁ καλύτερος ἀπόφοιτος Μέσης Ἐκπαίδευσης τῆς Γαλλίας) στὴ μεταλυκειακὴ τάξη *Première Supérieure* τοῦ Λυκείου *Louis-le-Grand* στὸ Παρίσι - 18 χρονῶν παίρνει τὸ δίπλωμα (*Licence*) τῆς Φιλοσοφικῆς Σχολῆς.
- 1916 Κατατάσσεται ὡς ἐθελοντῆς στὸ στρατὸ καὶ τραυματίζεται. Μετὰ τὸν πόλεμο διδάσκει φιλολογία σὲ κολλέγιο καὶ ἐτοιμάζει στὸ Στρασβοῦργο τὴν *Agrégation des lettres classiques*
- 1921 Παντρεύεται καὶ ἀποκτίνει ἓνα κορίτσι καὶ ἓνα ἀγόρι πὸν τὸ 1944 θὰ σκοτωθεῖ στὰ Μακί, ὅπως κ' ὁ γαμπρός του.
Διορίζεται στὴ Μασσαλία στὸ Λύκειο *Thiers* καὶ τὸ 1927-1928 στὸ Λύκειο *Saint-Charles*.
- Ἰούnius 1930 Ἀνεβάζει στὸ πρωτότυπο τὴν Ἀντιγόνη τοῦ Σοφοκλῆ μετὸς μαθητές του στὸ *Gémenos* τῆς Μασσαλίας.
- 1933-1939 Διδάσκει στὸ Παρίσι στὰ Λύκεια *Voltaire*, *Charlemagne* καὶ ἀπὸ τὸ 1935 στὴν *Première Supérieure* τοῦ Λυκείου *Lakanal*.
- 1939-1940 Ἐπιστρατεύεται (λοχαγός) καὶ τὸ Μάη-Ἰούnius τοῦ 1940 πολεμᾷ στὸ μέτωπο τῶν Ἀλπεων.
- Ἰουλιος 1940 Ἀρνεῖται νὰ ἐπιστρέψει στὸ τὴν ὄρα Γερμανοκρατούμενο Παρίσι καὶ καταφέρνει νὰ διοριστεῖ στὴν *Première Supérieure* τοῦ Λυκείου *Thiers* τῆς Μασσαλίας.
- 18 Δεκεμβρίου 1940 Βάσει τοῦ «Καταστατικοῦ τῶν Ἑβραίων» πὸν ἐφαρμόζει ἀμέσως καὶ στοὺς ἐκπαιδευτικούς τὸ καθεστὼς τοῦ *Vichy*, παύεται ἀπὸ καθηγητῆς.
- Ἀπρίλιος 1941 Διορίζεται γενικὸς γραμματέας ἀναπληρωτῆς τῆς Κεντρικῆς Ἰσραηλιτικῆς Συνόδου στὴ Λυών.
- 7 Δεκεμβρίου 1941 Πεθαίνει στὴ Λυών ἀπὸ καρδιακὴ κρίση, ἐπιστρέφοντας ἀπὸ τὴ Σύνοδο, σὲ ἡλικία 44 χρονῶν.

2. ΒΙΒΛΙΟΓΡΑΦΙΑ

- 1924 Μιά ποιητική συλλογή «*Sous le signe de l' Olivier*», κάτω από τὸ ψευδώνυμο *René Riquier*.
- 1931 Ἐκδοση τῶν λόγων τοῦ Δημοσθένη σὲ Καταλόνικη μετάφραση στὴ Βαρκελώνη.

Ἀπὸ τὸ 1932 δημοσιεύει στὸν οἶκο *Hachette* μιὰ σειρά θαυμάσιων σχολικῶν ἐγχειριδίων γιὰ τὴ διδασκαλία τῶν Ἀρχαίων Ἑλληνικῶν (*Textes grecs*) καὶ τῶν Λατινικῶν (*Textes latins*, σὲ συνεργασία μὲ τὸν *J. Lescaze*).

Στὴ διάρκεια τοῦ πολέμου δημοσιεύτηκε στὸν Καναδὰ μιὰ δική του ἐκδοση τῆς Ἀνάβασης τοῦ Ξενοφῶντα.

Πρῶτο του προσωπικὸ ἔργο:

Τὸ σημαντικὸ δοκίμιο «*Le mythe et le livre*» βγαίνει τὸ 1940 στὸ *Gallimard*.

Ὁ Ἀγγελος Σικελιανὸς ἀνακάλυψε τυχαίως τοῦτο τὸ βιβλίο στὰ χρόνια τῆς Κατοχῆς καὶ ἐντυπωσιάστηκε ἀπὸ τὸ μῆνυμά του. Στὸ φιλολογικὸ μνημόσυνο τοῦ Γκουασταλλὰ πού, μὲ δική του πρωτοβουλία, ὁργανώθηκε μεταπολεμικά, στίς 2-2-1949, στὸ Γαλλικὸ Ἰνστιτούτο, ὁ Ἕλληνας ποιητῆς, μὲ βάση αὐτὸ τὸ βιβλίο, ὕμνησε τὸ Γάλλο ἑλλημιστὴ σὲ μιὰν ἐμπνευσμένη ὁμιλία του μὲ τίτλο «*Τὸ Μάθημα τοῦ Ρενὲ Μαροδοχαίου Γκουασταλλὰ - Ἰουδαϊσμός καὶ Ἑλληνισμός*» ποὺ δημοσιεύτηκε στὴ Νέα Ἑστία (1-3-1949).

Μιά πνευματικὴ διαθήκη:

«*Judaïsme et Hellénisme - La Leçon de Philon d' Alexandrie*», μελέτη ποὺ γράφτηκε στὴ Λυών, μὲ ἡμερομηνία 5-12-1941, δηλαδὴ 2 μέρησ πριν ἀπὸ τὸ χαμὸ τοῦ μελετητῆ. Δημοσιεύτηκε μεταπολεμικά στὴ *Revue des Etudes Juives - nouvelle série Tome VII (CVII) - 38 σελ.*

B. ΠΕΡΙΛΗΨΗ ΤΗΣ ΟΜΙΛΙΑΣ

I. Ἕνας πρωτότυπος καὶ μοναδικὸς δάσκαλος

Πρωτότυπη ἐμφάνιση τοῦ φιλολόγου *P. Γκουασταλλὰ* στὴν Τετάρτη τοῦ Λύκειου *Saint-Charles* τῆς Μασσαλίας τὸ 1927-1928.

Ἕνας ἐμπνευσμένος καὶ ἐνθουσιώδης ἐκπαιδευτικὸς ποὺ προκαλοῦσε τὸν ἐνθουσιασμὸ - Ἕνας πνευματικὸς μᾶμμος καὶ μυσταγωγὸς - Ἕνας ἱεραπόστολος τῆς ἐκπαίδευσης - Ἡ ἀκτινοβολία του ἀκόμα σήμερα ζωντανὴ στὸς παλαιοὺς μαθητές του.

2. Ὁ Μεσογειακὸς Γκονασταλλά

Ζωντανός, ἀθόρμητος, θερμὸς λάτρης τῶν ἀνθρωπίνων σχέσεων καὶ τῆς φιλίας.

Ριζωμένος Μεσογειακὸς σὰν τὸ λιόδεντρο πὸν τὸ τραγούδησε.

Θιασώτης τοῦ παμμεσογειακοῦ πολιτισμοῦ, ἰδιαίτερα τοῦ Ἑλληνικοῦ. Πάθος του γιὰ τὴν ὅσο γίνεται πὸ ἀποτελεσματικὴ διδασκαλία τῆς ἀρχαίας γλώσσας καὶ τοῦ Ἑλληνικοῦ πολιτισμοῦ.

Τὸ 1940 ὁ θαυμασμὸς του γιὰ τὴ νικηφόρο ἀντίσταση τοῦ Ἑλληνικοῦ Ἔθνους ἐναντίον τοῦ Ἄξονα.

3. Ὁ Πιστὸς καὶ ὁ Ἀγωνιστὴς Γκονασταλλά

Ἡ φλογερὴ θρησκευτικὴ του πίστη πὸν ἐνώνει τὴν Ἰουδαία καὶ τὴν Ἑλλάδα, μὲ οἰκουμενικὴ διάσταση.

Ἀνθρωπος τῆς δράσης, ἀπὸ τὸ 1934, ἐπιστρέφει στὰ δράματα ἐνὸς Ζωρὲς καὶ στρατεύεται ὑπὲρ ἐνὸς γαλλικοῦ σοσιαλισμοῦ, ἐνῶ πολεμᾷ τὸ χιτλερικὸ ἀντισημιτισμὸ.

Ἡ συμμετοχὴ του στὸν πόλεμο τοῦ 1939-40.

Μιὰ πρώτη πνευματικὴ διαθήκη του τὸ 1941:

Τὸ ὄλο ἀξιοπρέπεια καὶ περιφάνεια γράμμα του στὸν Ὑπουργὸ Παιδείας τοῦ Βισὸ ὅπου ἐξηγεῖ γιατί ἀρνεῖται καὶ ὡς ἑλληνοστῆς καὶ ὡς πιστὸς νὰ ὑποβάλει αἴτηση γιὰ νὰ ἐξαιρεθεῖ ἀπὸ τὰ κοινὰ μέτρα τοῦ «Καταστατικοῦ τῶν Ἑβραίων».

Τὸ 1941 στὴ Λυὸν μπαίνει στὸν παράνομο ἀντιχιτλερικὸ ἀγώνα.

4. Διπλὸ Μήνυμα ἀπὸ τὴ σκέψη τοῦ P. Γκονασταλλά

Πρῶτο δίδαγμα: ἡ lucidité, ἡ ἀνοιχτομάτα καὶ ρεαλιστικὴ ἀντιμετώπιση τῆς σκληρῆς πραγματικότητος.

Δεύτερο δίδαγμα: ἡ Ἑλπίδα, ἡ γεμάτη ἐμπιστοσύνη προσμονὴ «τῆς αὐριανῆς ἀγῆς». Ἀυρικὸς σχολιασμὸς τῆς Ἑλπίδας ἀπὸ τὸν P. Γκονασταλλά στὸ «Le mythe et le livre» καὶ πάνω στὰ χνάκια τοῦ Ἑλληνοστῆ Ἰουδαίου Φίλωνα τοῦ Ἀλεξανδρέα.